

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |



## LES DEUX MÈRES.

—Vous reverrez votre enfant, répondit madame Warner : vous la reverrez : mais dans ce moment, c'est impossible ; il faut avant, vous le comprenez bien, que je la prépare à cette nouvelle.

—Laissez-moi l'embrasser seulement, la nommer tout bas ma fille, et j'attendrai, madame.

—Vous la reverrez bientôt : mais maintenant c'est impossible ; n'exigez pas de moi davantage.

—Laissez moi la regarder, la regarder, et rien de plus.

—Vous la verrez demain ; demain vous lui apprendrez que vous êtes sa mère.

—Vous croyez donc que je pourrai vivre ainsi jusqu'à demain !

—Eh bien ! revenez ce soir, dit avec effort madame Warner.

—Mais je suis sa mère, répondit à voix basse Marguerite.

—Revenez dans deux heures, madame.

Marguerite saisit la main de madame Warner.

—Dieu vous bénira ! murmura-t-elle. Et elle sortit.

### VIII.

#### RÉSOLUTIONS.

Longtemps après le départ de Marguerite, madame Warner, assise sur un fauteuil, la tête dans ses mains et les joues inondées de larmes, se retraçait avec terreur les événements de la journée ; par moment elle se disait qu'elle avait fait un rêve, — un rêve seulement ; puis elle laissait retomber ses bras et regardait autour d'elle, et se rappelait qu'une heure avant, Marguerite s'était appuyée contre la table près de laquelle elle s'appuyait alors, elle ; puis qu'elle s'était écriée en parlant d'Alice : Mon enfant ! mon enfant ! je veux mon enfant ! — Puis elle se la représentait agenouillée devant elle, sup-

pliante et demandant sa fille encore, — puis elle la voyait menaçante et pâle ; et elle se cachait de nouveau la tête dans ses mains, ne pouvant plus douter.

Afin que cette journée fût rayée de sa vie, elle eût donné, la malheureuse mère, sa fortune, son honneur, son existence à venir, à l'exception de quelques heures.

Puis ses larmes se tarirent, et son cœur se resserra ; ses yeux éteints se ranimèrent ; elle se leva, marcha jusqu'à la fenêtre, et regarda dans la rue.

—Hélas ! pensa-t-elle, avec cette femme est parti mon bonheur ; et quand elle reviendra ici, il ne reviendra pas avec elle.

Elle fit quelques pas dans la chambre, et frappant sur la table :

—C'est ici qu'elle était, continua-t-elle ; c'est ici qu'elle a écrit ces mots fatals qui m'ont donné la conviction de mon malheur. — Oh ! rappelez-moi vers vous, mon Dieu ! maintenant que je ne peux plus aimer ; maintenant que je n'ai plus rien à aimer, à quoi servirais-je sur cette terre ? — Fatal écrit ! continua-t-elle en froissant le papier sur lequel se trouvait le nom de Marguerite récemment tracé, c'est mon arrêt de mort que tu renfermes.

Elle le déchira avec ses dents et le foula sous ses pieds.

Ensuite elle alla se rasseoir sur son fauteuil, et demeura pendant plusieurs minutes plongée dans un morne silence ; mais si ses lèvres n'avaient pas la force de balbutier quelques paroles, sa pensée active se reportait rapidement dans le passé, et soulevait le voile qui pesait sur ses jours enfuis pour ne plus revenir ; — elle se voyait âgée de seize ans, priant Dieu ardemment de la rendre mère d'un enfant chéri, et pleurant chaque soir sur sa stérilité ; — puis elle se retrouvait à vingt ans, veuve et veillant sur une jeune fille qui n'était point la sienne, et s'en-

tendant appeler maman par une petite voix douce et bien-aimée ; puis elle avait fini par regarder Alice comme son enfant, à force de la nommer sa fille ; — et plus tard, Alice grandissait sous l'aile maternelle ; puis, au milieu de sa force et de sa beauté, une étrangère oubliée depuis longtemps, vêtue de haillons, la douleur et la misère sur la figure, venait lui arracher d'entre les bras cette enfant dont elle s'était crue la mère ; — et cette femme exigeait qu'on lui livrât cette enfant ; et cette femme ne lui avait accordé, à elle qui l'avait élevée, à elle qui avait passé quinze années de sa vie sans la quitter, que quelques heures seulement afin de la quitter pour toujours.

Alice, heureuse si longtemps, réduite sans doute à l'infortune, aux privations, destinée à mendier peut-être ainsi que sa mère, tout cela l'épouvantait.

— Je l'ai promis, Dieu puissant ! murmurait-elle, et j'accomplirai ma promesse ; oh ! qui m'eût dit ce matin, continua-t-elle dans sa pensée, qui m'eût dit, lorsque mes lèvres s'appuyaient avec tendresse sur le front de mon enfant, que ce baiser serait le dernier ! — qu'avant la fin du jour, je serais forcée de me séparer d'elle, de la livrer à une autre qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'aime pas, qu'elle n'aimera jamais, et puis de lui tendre la main et de lui crier adieu, adieu pour toujours ! Oh ! prends mon sang, fais-le couler de mes veines, prends mon salut, mais laisse-moi mon enfant, juste Dieu ! je ne suis pas sa mère, mais avant de l'aimer je ne lui ai pas dit : Tu n'es point ma fille ! Je l'ai bercée dans son berceau, je l'ai réchauffée contre mon cœur, j'ai pris sur mon repos, sur mon existence pour la faire vivre ; je l'ai environnée d'amour, de soins, d'affections comme si elle eût été mon enfant. Maintenant qu'elle est grande, maintenant qu'elle est pleine de santé, on vient me crier : Rends-la-moi ; et il faut que je la rende ; oh ! voilà donc comment je suis payée de ce que j'ai fait ; j'ai empêché une enfant, une orpheline de mourir, je lui ai servi de mère, et parce que j'ai fait cela on me condamne à mourir.

Madame Warner en parlant ainsi sanglotait.

— Pas de faiblesse, continua-t-elle en essayant ses larmes ; je serai résignée jusqu'à la fin.

Elle se plaça de nouveau à la fenêtre, respira quelque temps l'air pur qui inondait l'espace, puis se regarda dans sa glace, s'y mira avec complaisance et presque en souriant, rajusta ses cheveux, et quand elle se crut remise de son émotion, elle sonna.

Louise entra.

— Alice est-elle dans son appartement ? lui dit-elle.

— Non, madame, elle est au jardin.

— Prêvez-la que je veux lui parler, reprit madame Warner.

Louise sortit.

Madame Warner la rappela.

— Je pense qu'il est inutile que vous la fassiez monter, dit-elle : je vais descendre.

Alice, après avoir quitté Enrich, était passée dans son boudoir, et s'était simplement parée — puis, et croyant que sa mère n'était pas de retour et qu'Enrich était parti, elle avait pris un livre, et, en attendant l'heure du dîner, s'était assise sous un berceau et avait parcouru à la hâte l'ouvrage qu'elle tenait.

C'était un recueil de poésies allemandes.

Parmi elles se trouvait la fameuse ballade de Lénore.

Quand elle en fut arrivée à cette ballade, elle se sentit tout épouvantée de ce qu'elle lisait ; plusieurs fois elle repoussa le livre, et l'instant d'après elle le reprenait, entraînée par la curiosité.

Elle en était au dénouement quand sa mère partit.

Elle jeta un léger cri en l'apercevant ; puis, s'étant bientôt remise de sa peur, elle se prit à en rire aux éclats, et raconta à madame Warner le motif de sa terreur subite.

Madame Warner ne l'interrompit pas, mais lorsqu'elle eut achevé, au lieu de rire avec elle, comme cela lui était arrivé souvent en pareille occasion, elle lui dit d'une voix faible :

— Mon enfant, j'ai à te parler de choses très-sérieuses.

Alice la regarda, et, la voyant pâle et abattue, demeura interdite.

— Mère, dit-elle enfin et à mots entrecoupés, qu'as-tu donc ?

Madame Warner sembla se recueillir un instant, pour rassembler ses forces ; puis, prenant le front d'Alice et l'approchant de ses lèvres, elle répondit :

— Mon enfant, que penserais-tu, si, par une de ces fatalités inouïes que toute prudence humaine ne peut prévoir ni empêcher, nous nous trouvions condamnés toutes deux, nous qui avons vécu jusqu'à présent ensemble, à vivre désormais loin l'une de l'autre ? — Écoute-moi : que me dirais-tu, mon enfant, si je venais t'annoncer, moi qui t'ai tant aimée qu'un événement impérieux nous sépare pour toujours peut-être ?

— Que dis-tu là, mère ! s'écria Alice tremblante.

— Écoute, continua madame Warner, la vie se compose d'instant, et les instants de douleurs ; jusqu'à ce jour, tu n'as eu aucun chagrin ; mon amour t'a tenue à l'abri du malheur et des larmes ; — mais tous les jours se succèdent et ne se ressemblent point : — que dirais-tu donc si je venais t'apprendre que tout ce bonheur rêvé et réalisé ensemble, que toute cette tendresse dont nous nous trouvions si heureuses toutes deux, que tout cet avenir bâti à peu de frais et dans lequel nous entrions chacune pour la moitié, va s'écrouler ? — Tu ne me croirais pas, tu me répondrais que tout cela est impossible ; tu verserais des larmes et tu me demanderais quelle puissance fusteste a changé notre bonheur en désespoir ; et quand je te l'expliquerais, tu douterais encore de mes paroles.

— Que m'apprends-tu ? reprit Alice en se levant.

— Assieds-toi, continua madame Warner, et écoute toujours.

— Je ne veux pas en entendre davantage, reprit la jeune fille : ce que tu me dis, c'est sans doute afin d'éprouver mon cœur, afin de t'assurer que je t'aime ?

— Oh ! mère chérie, ajouta-t-elle en embrassant madame Warner, ne sais-tu pas que je ne puis vivre sans toi, qu'excepté toi je n'aime rien au monde, et que me passer de te voir est un sacrifice au-dessus de mes forces ? — Eh bien ! dit-elle encore en lui pressant les mains, si tu trouves que je ne t'aime point assez, j'inventerai un nouvel amour pour que tu sois heureuse, et alors tu ne parleras plus de te séparer de moi.

Madame Warner la serra contre son cœur.

—Enfant, répondit-elle, me suis-je jamais plainte de ton indifférence? tout l'amour que je devais attendre de toi, tu me l'as donné.

—Alors pourquoi voulez-vous que nous nous séparions? oh! mais, n'est-ce pas pas que cela n'est point? dis-moi que tu as voulu seulement m'effrayer.

—Il faut que nous nous séparions, Alice.

—Il le faut?—Et qui donc le veut, ma mère?

—Écoute, mon enfant, interrompit madame Warner: des événements que je ne pouvais prévoir ont eu lieu;—hier, j'espérais que tu ne me quitterais jamais; aujourd'hui je viens t'annoncer qu'avant la fin du jour tu abandonneras cette maison pour n'y plus rentrer.

—Mais qui donc a le droit d'exiger cela de vous, ma mère?

—Ce soir, tu partiras, ma chère fille;—et demain tu seras loin de moi;—ce soir je serai dans les armes, et demain et les autres jours je pleurerai encore; toi, mon enfant, dis que tu penseras toujours à ta pauvre mère absente, que tu la regretteras, que tu prieras Dieu pour elle.

—Mais je ne veux pas te quitter, ma mère; non, je ne le veux pas.

—Il le faut, Alice.

—Mais moi je n'y consentirai pas.

Madame Warner se leva solennellement et dit à sa fille:

—Alice, je l'ai promis.

—Mais je n'ai rien promis, moi! s'écria Alice, et je ne te quitterai point.

—Quoique éloignée de moi, tu seras heureuse, mon enfant; tout ce que tu souhaiteras, tu l'auras à l'instant; je ferai de ma fortune deux parts: pour toi sera l'une, pour moi l'autre.

—Je ne veux rien, dit Alice.

—Et puis, la personne qui sera chargée de veiller sur toi aura bien soin de ma chère Alice; comme je t'ai aimée, elle t'aimera;—et comme tu m'as aimée, tu l'aimeras.

—Oh! ma mère! murmura la jeune fille, que t'ai-je fait pour croire que je pourrais aimer quelqu'un autant que je t'aime?

Et elle sanglota.

Madame Warner sentait des larmes venir dans ses yeux; et cependant elle eut assez de force pour ne pas pleurer.

—Mais puisqu'il le faut, continua-t-elle en attirant Alice sur son cœur;—écoute, je suis obligée de partir, de m'éloigner, d'aller loin, bien loin, et en partant je te confie à une femme qui prendra soin de toi et que tu aimeras par reconnaissance.

—Je ne l'aimerai jamais, ma mère.

—Je connais ton cœur, reprit madame Warner: quand tu verras cette pauvre femme me remplacer près de toi, te nommer sa fille...

—Me nommer sa fille! s'écria Alice: oh! jamais je ne consentirai à ce qu'une autre que toi m'appelle sa fille.

Puis, regardant sa mère avec fermeté:

—Que t'ai-je donc fait, dit-elle, pour que sois si cruelle envers moi? tu me détestes donc bien, ma mère!

—Moi! te détester? oh! tu ne le crois pas.

—Eh bien! puisque tu m'aimes, ne me parle pas ainsi.

Madame Warner embrassa Alice.

—Quand je songe, murmura-t-elle, que c'est la dernière fois que j'appuie mes lèvres contre ton front, oh! tout mon courage est prêt à m'abandonner.— Mais sois plus courageuse que moi, mon enfant, résigne-toi.

—Ma mère, je ne vous quitterez jamais.

—Mais il le faut, te dis-je.

—Ma mère, je ne vous quitterai jamais.

—Mais je l'ai promis, juré.

—Ma mère, je ne vous quitterai jamais.

—Mais dans une heure, peut-être, on viendra te chercher.

—Ma mère, je ne vous quitterai jamais.

—Mais on vient peut-être déjà, reprit madame Warner.

Alice s'élança au cou de sa mère, s'y attacha avec force, et regardant autour d'elle avec égarement:

—Qu'on vienne donc m'arracher de vos bras! s'écria-t-elle avec une voix menaçante. Je serai morte avant qu'on y parvienne.

—Oh! mon enfant, pourquoi m'aimes-tu autant? dit madame Warner.

—Oh! ma mère, pourquoi m'aimez-vous si peu? répondit Alice.

Et toutes deux se regardèrent en silence et avec angoisse.

Une demi-heure plus tard, madame Warner rentrait avec sa fille dans son appartement. Elle rencontra Louise et lui ordonna de faire venir Jacques, son vieux serviteur.

Celui-ci ne tarda pas à arriver.

—Toutes les malles sont-elles faites? lui dit madame Warner.

—Pas encore, madame.

—Hâtez-vous alors, car nous partons ce soir;— que tout soit prêt avant une heure; vous m'entendez?

—Oui, madame, dit Jacques.

Et il s'éloigna.

—Maintenant, cours à ta chambre, mon enfant, dit madame Warner à Alice; quelques minutes te suffiront pour changer de toilette; va, et sois prompte.

—Mais, pourquoi, ce départ précipité? répondit Alice.

—Je te l'expliquerai plus tard, ma fille; aujourd'hui je n'en ai ni la force, ni le temps.

Cinq heures sonnèrent.

Alice pensive allait sortir.

Madame Warner l'arrêta.

—Non, non, demeure, dit-elle: tu mettras un manteau sur ta robe, et nous partirons ainsi.

Elle ouvrit une porte, prit un manteau et le jeta sur les épaules d'Alice; puis elle lui mit un bonnet sur la tête, l'ajusta coquettement et l'embrassa après en lui disant:

—Tu es toujours jolie.

Et Alice sourit.

Elles demeurèrent quelque temps encore à s'entretenir de choses indifférentes; mais madame Warner, malgré ses efforts pour paraître tranquille, était violemment agitée et inquiète; toujours ses yeux se reportaient de sa fille sur la pendule, et de la pendule dans la cour.

(A CONTINUER.)

## UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

## Première Partie.—CHAPITRE 1ER.

DÉPART DU CANADA.—CHICAGO.—TRAVERSÉE DU  
LAC MICHIGAN.

Le désir de changer de lieu est dans notre nature ; nous sommes un peuple voyageur. Sur tout le continent américain, du nord au sud, et de l'est à l'ouest, le *canadien errant* est certain de rencontrer quelques uns de ses compatriotes qui soupirent, comme lui, après le retour au pays, et qui, cependant, reviennent peu, ou ne reviennent point du tout.

Il est donc présumable que plusieurs de nos lecteurs connaissent déjà les lieux où se sont passés les faits que nous allons raconter.

Peut-être même ce simple récit tombera-t-il sous les yeux de l'un de ceux qui en ont été les acteurs. Il pourra voir que nous nous en sommes tenus à la stricte vérité des faits.

Quant aux autres, nous renvoyons leur étonnement à ce vers de Boileau où il est dit que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ceci posé, nous laissons la parole, ou plutôt la plume à l'auteur des notes que nous faisons que transcrire.

Un jour du mois de juillet, en l'an 186, trois jeunes Canadiens, *quorum pars parva fuit*, (Pardonne, ô Virgile !), quittaient le port de Montréal, pour aller, comme tant d'autres, chercher fortune aux Etats-Unis.

En donnant une dernière poignée de main à leurs amis, sur la passerelle du bateau à vapeur le *Kings-ton*, ils avaient la voix gaillarde et la figure souriante ; mais, hélas ! il faut bien l'avouer, leurs cœurs étaient gros de soupirs, et il leur fallait faire appel à toute leur énergie pour ne pas laisser paraître au dehors ce déchirement intime qui leur tenaillait la poitrine et humectait leurs paupières.

Enfin, le dernier coup de sifflet a retenti ; les amarres se détachent, et... je voudrais pouvoir vous dire que le vaisseau s'élança fièrement et bondit sur les flots ; mais là, honnêtement, dans le canal Lachine, la chose serait trop forte ; elle est d'ailleurs contre les réglemens. Nous nous éloignons donc majestueusement, mais peu vite et nous pouvons distinguer, pendant longtemps encore, les mouchoirs plus ou moins blancs de nos amis qui nous saluent de chaque côté de la première écluse.

Le voyage jusqu'à Chicago n'a rien de bien extraordinaire, à part l'agréable société de trois ou quatre jeunes *misses* américaines qui conspirent avec des grâces ineffables contre notre repos et contre les cordes du piano du bord, en jouant à deux, trois, quatre, et six mains un *Sweet Home* qui m'a paru évidemment appartenir à la branche cadette. Ce pauvre air subit patiemment toutes les tortures, dans tous les tons et mesures possibles et même impossi-

bles, depuis les écrasements du *Largo* jusqu'aux violences tapageuses de l'*Allegro con furia*. C'est une véritable épilepsie de musique.

Pendant que ces dames paraissent décidés à pousser jusqu'au bout leur atroce plaisanterie, nous nous mettrons de nous retirer un peu à l'écart et loin du bruit, où j'aurai tout le loisir de vous présenter mes trois voyageurs.

Le plus âgé s'appelle Jules et il a vingt-sept ans. C'est un grand garçon, admirablement découplé, portant la tête haute et l'œil fier. Son teint brun, et son nez un peu trop prononcé lui donnent un air sévère ; mais on le sait, au fond, le meilleur garçon du monde, ayant la conscience de la supériorité de son esprit et de ses muscles, dont, à notre connaissance, il n'a presque jamais abusé.

Le second, Noël, est à peu près du même âge. Bien pris dans sa petite taille, il est vif, gai, comme tous les hommes justement équilibrés. Toujours le premier à l'ouvrage et le dernier à se reposer, c'est un homme fait pour la lutte, de quelque manière qu'elle se présente. Il a un soin peut-être un peu exagéré de ses frisures ; mais, il ne peut pas se débarrasser tout d'un coup de ses habitudes de coq de village. Cela, d'ailleurs, ne gêne pas son excellent caractère.

Le troisième, enfin, est votre humble valet, qui a encore la prétention de se croire assez solidement établi sur ses jarrets de vingt-cinq ans.

Maintenant que nous avons fait connaissance, je reprends, avec un peu moins de timidité, le fil de mon récit.

Le 16 juillet, après un trajet de huit jours, nous débarquâmes à Chicago, cette vaste métropole du commerce de l'ouest. C'était notre première étape sur le sol de la grande république.

Nous passâmes plusieurs jours à visiter cette grande ville, qui, depuis, a été si terriblement éprouvée, par le désastreux incendie de 1871. Nous n'avions pas encore de plan arrêté, et nous vivions un peu au hasard, étudiant le terrain et les choses avant de nous fixer définitivement sur ce qui devait entrer dans la constitution de cet avenir que nous avions rêvé si brillant à notre départ du pays.

Un après-midi, en revenant d'une course assez longue, comme nous suivions une rue transversale qui devait nous conduire à notre logis, nous entendîmes derrière nous une voix qui nous hélait en excellent Français. La rue était déserte et notre premier mouvement fut de mettre la main à nos pistolets en nous retournant pour examiner le propriétaire de la voix. C'était un jeune homme parfaitement mis et qui n'avait pas du tout le physique d'un malfaiteur.

Cependant comme de nos temps il arrive fréquemment que le crime se présente dans des choses plus attrayants que la vertu et que, d'ailleurs je recon-

nus dans ce jeune homme un personnage qui nous avait suivi et croisé avec une certaine persistance, de puis la veille, je continuai à caresser la crosse de mon pistolet, sans toute fois présenter un front par trop hostile.

Lui, se présenta chapeau bas et fort civilement :

— Pardon, Messieurs, dit-il ; vous allez sans doute trouver mon procédé un peu étrange, mais je viens réclamer l'honneur de faire votre connaissance. — Comment donc, cher Monsieur, lui dis-je, en tenant toujours mon pistolet, l'honneur est pour nous.....

Je ne sais s'il surprit sur la figure de Jules un de ces sourires mystifiants dont ce dernier était coutumier ; mais il répondit.

— Je crois que vous vous méprenez Messieurs, sur les motifs qui me font agir ; je suis français arrivé depuis deux jours seulement et complètement isolé dans ce pays si nouveau pour moi. Hier en vous croisant sur la rue je vous ai entendu parler ma langue et je n'ai pu m'empêcher de rechercher l'occasion de me lier avec vous. Cette occasion tardant trop à se produire, il m'a fallu la faire naître de la manière prosaïque que vous venez de voir.

Tout cela fut dit d'un ton si naturel et en même temps si aimable que je lâchai la crosse de mon revolver et n'hésitai pas à donner une sincère poignée de main au nouveau venu, ce que Jules et Noël imitèrent consciencieusement.

Nous l'invitâmes à entrer avec nous à l'hôtel Wildenberg, où, dès le lendemain, il vint prendre sa chambre près de la nôtre.

Ce jeune homme s'appelait Edouard B. C'était un garçon de bonne mine et de bon cœur, gai, un peu braque même, et très bien pourvu d'espèces sonnantes, ce qui achèva de nous rassurer sur ses intentions. Car, il faut bien l'avouer, hélas ! la pauvreté est toujours sujette à caution, pendant que la richesse, ou même l'aisance, passe souvent pour une garantie d'honnêteté.

Au bout de quelques jours, toute fois, nous étions, avec le nouvel arrivant, sur un bon pied d'intimité ; et aujourd'hui même, après un grand nombre d'années, je dois à son souvenir de dire qu'il a toujours été un excellent compagnon, digne de toute notre amitié.

Edouard était un amateur passionné de la chasse, surtout de la chasse dans les forêts vierges. Il nous avoua, entre deux verres de vin, que le but de son voyage sur ce continent, en apparence tout commercial, n'était au fond que de goûter un peu à la vie sauvage des grands bois et des grandes prairies.

De l'Amérique, nous le vîmes bien, il ne connaissait pas le premier mot ; et il était parti de France avec l'idée que son débarquement s'opérerait sur une côte barbare, au grand ébahissement des naturels de l'endroit.

Comme il avait pris terre à New-York, et que, delà, il s'était rendu directement à Chicago, on conçoit facilement que ses idées devaient être quelque peu renversées, à l'endroit de la population et de l'apparence du pays. Il n'avait pas encore vu de bourgade sauvage, comme il s'y attendait ; et il avouait qu'il lui était difficile de reconnaître, dans

le maire de New-York ou celui de Chicago, le chef d'une tribu iroquoise.

Il s'apercevait donc qu'il avait été légèrement mystifié, et c'est ce qui explique l'espèce de découragement dans lequel nous l'avions d'abord trouvé. Cependant les grandes chasses et les Indiens étaient passés chez lui à l'état d'idée fixe ; il voulait en voir et en goûter.

Nous lui dîmes que la chose était facile quoique peut-être un peu coûteuse ; et que, pour peu qu'il voulût y mettre de bonne volonté, nous pouvions le rassasier de gibier et de chefs sauvages.

Il en sauta de joie, et il fut décidé sur l'heure que nous ferions une expédition à l'est du lac, sur la rivière Manistee, que l'on nous avait recommandée comme un excellent endroit de sport.

Notre équipement nous prit plusieurs jours, mais enfin, tout fut prêt, et un matin, nous primes pas sage sur la goélette *Jones*, qui devait ramer au lieu de nos futurs exploits. Nous avions à traverser le lac sur une diagonale d'environ deux cents milles, avec le cap presque toujours au nord-est. Comme le vent était assez favorable, cependant, notre voyage ne nous prit que quatre jours. Notre vie à bord avait peu de variété. Manger, dormir et fumer des pipes touche de près à la monotonie.

Edouard avait avec lui un chien de chasse nommé Carlo, pour le quel il avait une affection que les qualités douteuses de l'animal justifiaient peu.

Tous les jours, il passait une demi-heure à lui faire faire l'exercice sur le pont ; ce qui ne causait de mal à personne et contribuait même à créer quelque diversion.

Malgré tout, nous commençons à nous fatiguer, et il fallait tuer le temps de quelqu'autre manière. Ce fut Jules qui, en sa qualité d'aîné, se chargea de résoudre le problème, aux dépens de ce pauvre Edouard.

Nous étions loin de penser, alors, que cette innocente plaisanterie ne devait être que le prélude des aventures terribles qui nous attendaient à quelques jours de là. Sans le savoir, nous nous montions une pièce.

Donc, le troisième jour, nous étions à l'arrière, tâchant d'oublier autant que possible la chaleur suffocante qui nous accablait.

Jules était allé faire un somme dans la cabine de l'avant. L'homme de la barre mâchonnait silencieusement sa chique de tabac noir, pendant qu'Edouard faisait faire à son chien le *mouvement* de l'arrêt.

Tout-à-coup, sur le bord de l'écouille nous vîmes apparaître la figure de Jules, travaillée par une grimace comme la peur seule peut en produire. Il mit un doigt sur sa bouche et s'approcha de nous solennel et silencieux comme une machine à coudre de Wheeler et Wilson.

— Qu'y a-t-il donc ? dit Edouard, dont la figure s'allongea.

— Chut ! dit Jules de sa voix la plus caverneuse, les Indiens !

Les Indiens ! Mais le capitaine prétend que nous sommes encore à quatre-vingts milles de la côte ?

— C'est vrai, répondit Jules en creusant encore sa voix de basse ; mais parlez moins haut. Voyez-

vous ce brouillard qui s'est levé à quelques milles devant nous ?

En effet, dans la direction de la côte nord-est, il venait de se former une ligne blanche que nous n'avions pas encore aperçue et qui allait s'épaississant de plus en plus.

—J'ai l'oreille assez bien exercée, continua Jules ; tout-à-l'heure, pendant que j'étais couché le long du flanc de la goëlette, j'ai entendu distinctement, par le fil de l'eau, et dans cette direction, le bruit d'un grand nombre de pagaies de guerre ; et je ne serais pas surpris si, à la tombée de la nuit, nous étions attaqués par une flotille de ces vermines.

Nous avions, Noël et moi, des figures de circonstance ; Edouard commença donc à devenir songeur.

Pour compléter la mise en scène, Carlo se mit à pousser un hurlement plaintif et prolongé, en regardant vers l'avant.

Pour le coup, notre chasseur y fut pris tout-à-fait.

—Il n'y a pas encore de danger immédiat, dit Jules, mais nous ferons bien, néanmoins, d'avoir l'œil ouvert : on n'est jamais sûr de ce qui peut arriver, dans ce traître de pays.

Edouard allait demander des explications qui auraient sans doute été embarrassantes, lorsqu'heureusement, le marmiton vint nous appeler pour souper.

Le repas, qui était de viande froide, fut également froid de sentiments et de paroles. Le capitaine, qui n'avait pas compris notre conversation, avait l'air de se demander ce qui pouvait nous avoir donné cet air glacé.

Heureusement qu'après le souper nous le mîmes un peu au courant, car il n'aurait pas manqué de démonter toute la petite pièce que Jules venait d'improviser.

Nous continuâmes cependant à chauffer l'imagination de ce pauvre Edouard, par toutes sortes d'histoires indiennes plus ou moins terribles ; et le brouillard, dans lequel nous étions entrés depuis quelque temps, semblait ajouter à nos paroles sa mystérieuse horreur.

La nuit vint et nous nous retirâmes dans nos hamacs ; mais Edouard ne dormit que d'un œil, et quand le sommeil le prenait tout-à-fait, il rêvait de flèches empoisonnées et de têtes scalpées, au grand plaisir de Jules qui souriait dans ses barbes.

Noël, cependant, de son côté, ne trouvait pas la chose aussi plaisante.

—Je n'aime pas ces tours là, disait-il ; et vous verrez que cela vous portera malheur : « un bienfait n'est jamais perdu ! »

—Un bienfait, c'est possible, dit Jules ; mais un petit méfait n'est pas la même chose.

—C'est égal, continua Noël, j'ai mon idée, riez tant que vous voudrez, les proverbes ne mentent pas.

Nous eûmes beau essayer de lui faire comprendre tout ce que notre plaisanterie avait d'innocent et même de moral, puisqu'il s'agissait d'aguerrir l'esprit de notre compagnon, il en revenait toujours à sa sentence et n'en démordait pas.

Le lendemain, le brouillard n'était pas encore dissipé, et nous ne faisons que peu de voiles.

Après déjeuner, nous fumions tranquillement nos pipes sur le pont, lorsque Jules fit encore la même gure que la veille. Mais cette fois, nous l'imitâmes

très-sincèrement ; car nous avions tous distinctement entendu le bruit de plusieurs avirons tout près de nous, à babord.

Un instant après nous vîmes passer à quelques pas seulement de l'extrémité de notre goëlette à l'arrière, quatre grands canots, chargés d'Indiens.

Ils passèrent droit, sans dévier, comme si nous n'avions pas été là, et s'enfoncèrent silencieusement dans le brouillard à tribord, et dans la direction de la côte.

Quels étaient ces Indiens ? D'où venaient-ils et où allaient-ils ? C'est ce qu'il nous fut impossible de découvrir.

Noël manqua pas de nous répéter ses avertissements à ce sujet, flanqués de son éternel proverbe.

Comme, néanmoins, le capitaine n'eut pas l'air de s'inquiéter, nous prîmes la chose gaïement.

La journée se passa sans autre incident et les Indiens ne reparurent pas.

Edouard commençait même à rire le premier de ses frayeurs ; mais nous remarquâmes, toutefois, qu'il avait perdu un peu de son ardeur pour la grande chasse, et que, chose extraordinaire, il avait oublié de faire faire l'exercice à son chien.

Vers six heures de la relevée, le vent ayant un peu rafraîchi, le brouillard commença à disparaître et le capitaine nous annonça que dans une demi-heure, au plus, nous jeterions l'ancre en face de la ville de Manistee.

En effet, comme nous achevions notre souper, nous entendîmes le bruit de la chaîne qui laissait filer l'ancre vers le fond, et au bout de quelques minutes la goëlette s'arrêta.

Nous ne fîmes pas lents à monter sur le pont et nous vîmes que nous étions entrés dans une espèce de goulot qui porte le nom de *Rivière Manistee*.

Les amarres furent jetées sur un simulacre de quai formé de dosses, et la goëlette fut amenée peu à peu le long de ce primitif appui.

Nous débarquâmes tous quatre, avec tout notre accoutrement de chasse et suivis de Carlo, qui ne semblait pas aimer beaucoup le pays, si l'on pouvait en juger par sa mine abattue.

—Allons ! m'écriai-je gaïement, emboitez le pas derrière moi ; jusqu'à nouvel ordre, je m'établis commandant-en-chef de l'expédition.

## CHAPITRE II.

### MANISTEE.—UN PROJET.

Le fait est que j'avais pris, du capitaine de notre goëlette, tous les renseignements nécessaires, et je me trouvais comme chez moi, dans ce nouveau domaine.—Où est donc la ville ? demanda Noël, qui ne voyait comme nous que quelques misérables maisons en troncs d'arbres.

—Dans l'intérieur, répondis-je hardiment ; ceci n'est qu'un faubourg isolé.

—On dirait que le feu a passé par ici, ajouta Edouard en nous montrant un grand nombre de tronçons d'arbres noirs et rougis par les flammes.

—C'est une incursion de sauvages que le faubourg a subie dernièrement, dit Jules qui avait son idée fixe.

(A CONTINUER.)

## UNE EPISODE DE 1816 OU MASSACRE DANS LES BOIS.

PAR E. DUTREL.

(Suite.)

Ce sont des voyageurs attardés, pensa l'indienne, et un éclair passa devant ses yeux gris, voulant dire : gare à votre bourse mes amis.

A ce moment, un canot sortant du brouillard avançait rapidement sous l'impulsion de bras vigoureux. Il était monté par un homme et deux femmes. Des notes joyeuses, portées jusqu'au rivage, indiquaient la bonne humeur des étrangers. On distinguait parfaitement le bruit cadencé des avirons sur l'eau. La brise du soir en rasant légèrement la surface du lac soulevait de petites vagues qui venaient frapper sur l'avant de la pirogue sans ralentir sa marche rapide. Koué ! Koué ! cria l'homme assis à l'arrière du canot dès que la terre fut assez rapprochée. Koué ! répondit Catherine, ce qui signifie : " Sois le bienvenu. "

Pauvre Catherine, elle parlait bien contre sa pensée, car elle venait de reconnaître dans la personne du nouvel arrivant le plus fameux bandit de toute la contrée, Kanécabanniskeum. Il était accompagné de sa femme et de sa mère.

Les amitiés furent de courte durée, Kanécabanniskeum sans prendre permission de son hôtesse courut raviver les flammes du foyer qui brûlaient devant la cabane, et y réchauffa ses membres engourdis par l'humidité de la nuit tombante. Pendant ce temps, ses deux compagnes vidaient le canot de son contenu et l'apportaient sur le rivage. Et la faim commençant à se faire sentir chez la nature robuste du bandit, celui-ci interpela brusquement Catherine.

" Tu vas nous donner à souper, hein ? "

" Mon frère sait bien que je n'ai pas de provisions, répliqua Catherine. "

" Ouf, Tiffô, bon chasseur, continua Kan. "

" Parti pour la chasse. "

" Où as-tu mis la chair de tous ces castors ? dit-il, en montrant plusieurs peaux de castors nouvellement écorchées et étendues sur des pieux. "

La femme de Tiffô, se voyant au bout de ses ressources, refusa net : Tu n'auras rien. "

Mais l'épouse et la mère de notre héros, en véritable filles d'Eve, n'y tinrent plus tant elles partageaient l'opinion de leur conducteur. Elles saisirent Catherine par les cheveux et la rouèrent de coups, malgré ses supplications et ses prières. Et Kan, témoin de cette scène sentant renaitre en lui ses instincts féroces ne manqua pas de profiter de l'occasion pour éloigner le seul obstacle qui s'opposait à son ardent désir du pillage. Du lieu où il reposait il lança adroitement son tomewak qui vint s'enfoncer profondément dans les épaules de la victi-

me. Catherine s'affaissa au mitôt sans prononcer une parole, elle était morte.

Or, lecteurs, dans l'intention de ne pas vous déplaire par une trop longue description, j'avais négligé de vous faire connaître un troisième habitant au poste du lac Kemp, un tout jeune enfant, fils d'un chasseur canadien, et confié aux soins du brave gardien que nous connaissons, Tiffô l'Abénakis.

Après la perpétration du meurtre, restait donc ce jeune garçon, âgé de cinq ou six ans, et que les deux indiennes, par un mouvement d'humanité, arrachèrent des mains du meurtrier, sans quoi il eut certainement partagé le sort de sa mère adoptive.

L'on fit alors un paquet des plus belles pelleteries de Tiffô pour les apporter au logis. La peur enfante l'énergie ; l'embarcation semblait voler dans le chemin du retour.

Déjà le toit que devait habiter le fils du canadien se montrait à travers un massif d'arbres, et la digne mère de Kan entonnait un chant sauvage ; mais une idée subite traverse le cerveau de l'épouse du bandit : si l'enfant venait à dénoncer en sa langue aux chasseurs canadiens des environs, le meurtre de Catherine !

Elle fit part aussitôt de ses soupçons à son mari qui résolut sur le champ le plus affreux des massacres.

Non loin de sa demeure, à quelques pas dans le lac, s'élevait une pointe de rocher au pied duquel les vagues avaient creusé de larges cavités remplies à moitié par les crabes et les autres êtres immondes des eaux stagnantes. Des cavités rendaient le rocher très-irrégulier et l'armaient d'angles menaçants.

C'est là que Kan conduisit sa nouvelle victime sous le prétexte qu'il voulait ramasser sa provision de crabes pour le repas du soir. Mais arrivé sur le roc même, le brutal indien s'empara avec force de l'enfant, sans entendre ses larmes, et le prenant par un pied il lui fracassa la tête contre un picaigü.

Et puis pour faire disparaître jusqu'au dernier vestige de son forfait, il jeta le cadavre dans les excavations du rocher qu'il combla de pierres.

Il revint ensuite vers les siens tout aussi impassible que si rien n'eût été et trouva son épouse et sa mère parfaitement satisfaites du fait. Chez la nature primitive de l'homme des bois, les passions sont aussi grandes que son ignorance ; une fois adonné au mal, aucun obstacle ne l'arrête dans ses vues.

## IV.

Maintenant revenons au poste du lac Kemp, ainsi que nous l'avons appelé dans ce récit et assistons à l'arrivée du malheureux Tiffô.



Tiffoë revenait chargé de gibier, et plus heureux que d'habitude, il portait sur ses épaules une ample provision de pelletteries, très-belles et d'une grande valeur. Il marchait bon pas impatient de montrer à sa femme le fruit de sa journée. Son chien le suivait en courant ici et là et faisant lever des perdrix ou d'autres volatiles que le chasseur abattait à chaque fois, se promettant bien de faire ce soir-là un repas copieux.

Pardonnez-moi, lecteurs, mais nous avons à décrire les mœurs d'un sauvage et non celles d'un homme initié à toutes les délicatesses d'une vie civilisée.

Il entrevoyait l'azur du lac que la lune éclairait faiblement, ce qui lui donnait un nouveau courage.

Soudain le chien partit à la course dans la direction de la cabane poussant des hurlements plaintifs, et il revint quelque temps après, apportant dans sa gueule un morceau des vêtements de Catherine trempé de sang.

A cette vue, Tiffoë eut un pressentiment de son malheur ; d'ailleurs il arrivait devant la cabane. Il vit sa femme étendue sur le sol, le poste pillé et en désordre. Sa douleur fut extrême, comme on peut bien le penser.

Loin, cependant, de s'abandonner à un désespoir inutile, il se contenta de formuler ce seul mot : vengeance !

Et l'écho troublé dans son silence, répondit plusieurs fois : vengeance ! vengeance !

La guerre était désormais déclarée entre l'assassin et le mari infortuné.

Tiffoë chérissait beaucoup Catherine. Bien quelle ne fut pas ce qu'on appelle vulgairement une beauté, il l'aimait tout comme Abélard aimait son Héloïse. Nous n'entreprendrons point de faire le portrait de cette héroïne, parce que ses traits sont restés dans l'oubli, au moins presque entièrement. Nous pouvons avoir une idée de sa physionomie en considérant celle de nos sauvagesses que le commerce nous amène souvent en cette ville ; comme elles Catherine était horriblement ridée, courbée et avait la couleur d'un fromage de Hollande.

Mais " des goûts et des couleurs on ne dispute pas ", et respectons les larmes d'un époux.

*Quid tantum, insano juvat indulgere labori dulcis conjux !*

Tant pis pour vous, lecteurs !

(A continuer.)

## NOUVELLES DIVERSES.

UN PRÉCIEUX SOUVENIR.—Le jour de la Présentation de la Sainte Vierge, M. le recteur de l'Université-Laval fut admis, avec les Supérieurs des communautés, à offrir un cierge au Souverain Pontife. Celui-ci le remit à sa Grandeur Mgr. l'Archevêque de Québec qui l'offrit à son tour au Séminaire. Ce cierge qui mesure quatre pieds et demi sera conservé comme un précieux gage d'affection. Il est orné de plusieurs dessins et des armes de Pie IX. On y lit sur deux écussons les inscriptions suivantes : « Universitas Lavallensis, Québec, Canada » Offert le 2 février 1873, remis par le Saint-Père à Mgr. l'Archevêque de Québec, et par celui-ci au Séminaire. —*L'Echo de Lévis.*

—On fait de grands préparatifs pour les funérailles de Sir George Et. Cartier, qui auront lieu le 13 juin prochain. A l'arrivée du *Prussian* en rade de Québec, le *steamer* du gouvernement le *Druid* sur lequel aura été préparé une chapelle ardente recevra les restes de M. Cartier.

Un libéra sera chanté à la cathédrale de Québec et le *Druid* partira ensuite pour Montréal.

Le *Canada* ira à sa rencontre. A la hauteur des Trois-Rivières, le *Druid* s'arrêtera et il est probable que le clergé viendra chanter un libéra à bord. Le *Druid* se remettra ensuite en route pour Montréal. On déposera le corps de M. Cartier dans une chapelle ardente préparée au palais de justice, où le public sera admis à voir le corps de M. Cartier.

Les funérailles auront lieu le 13.

La tranquille petite ville de Yonkers vient d'être mise en émoi par la découverte d'un crime mystérieux, commis à deux pas de la station de police, et non loin de la cour de justice.

Samedi soir, à une heure avancée de la nuit, l'agent de police McLaughlin passait au coin nord-ouest des avenues Warburton et Wells, lorsqu'il sentit soudain une odeur nauséabonde qui lui fit faire la grimace. Ayant d'abord remarqué que la maison d'où s'échappait cette odeur infecte était restée fermée les deux jours précédents, des soupçons vagues lui traversèrent l'esprit, et il se décida à inspecter l'intérieur de cette maison. Il se dirigea vers la porte qui ouvre du côté de Warburton avenue, mais il la trouva fermée à clef. Il se rendit alors sur le derrière de la maison où l'on entre par Wells avenue.

La porte n'étant pas solidement fermée, il pénétra à l'intérieur. Les premières pièces qu'il inspecta lui parurent en désordre, mais il ne trouva rien d'extraordinaire. Arrivé dans la chambre qui lui semblait être la cuisine, il aperçut un lit ; il s'approcha. Une femme gisait dans ce lit, et en examinant dans quel état elle se trouvait, le policeman ne put réprimer un cri d'horreur. Son corps, bien que décomposé et tombant en lambeaux, portait les traces de nombreuses blessures. Des taches de sang caillé en souillaient toutes les parties. La contraction des membres de la victime indiquait clairement combien elle avait dû se débattre contre son bourreau.

Le lit était aussi couvert de sang caillé, et sous le lit le plancher en était souillé également.

Après s'être rendu compte de tous ces détails affreux, l'agent de police passa dans une chambre de devant. Il remarqua sur une table des restes de viande et d'autres comestibles, et il reconnut que quelqu'un avait pris là un repas quelques heures avant son arrivée. Il sortit ensuite et alla raconter ce qu'il venait de voir au capitaine de police qui s'empressa de poster une garde autour de la maison.

La femme fut reconnue pour être la nommée Mary Fitzpatrick, femme de Mathew Fitzpatrick. Ce couple occupait depuis quelque temps la maison ; le mari vendait sur le derrière des cigares et des sucreries, et la femme tenait sur le devant un bureau de placement. Mathew Fitzpatrick fut naturellement soupçonné d'être l'auteur de l'attentat. Depuis vendredi, il avait disparu, et on trouva sur le comptoir de sa boutique une note sans date ni signature écrite de sa main, adressée à son propriétaire et contenant ce qui suit :

« M. Archibald,

« Payez votre dû du contenu de ma boutique, et donnez le restant à ma fille Minnie, qui est à Cold Spring. J'ai commis le crime en état de légitime défense. Tout ce qui est ici m'appartient. »

Des dépêches ont été envoyées de tous côtés aux bureaux de police pour leur donner avis de la fuite de Fitzpatrick et leur faire connaître son signalement. Le coroner Meeks, averti de cette lugubre affaire, s'est rendu dimanche matin à Yonkers. Un

jury d'enquête a été immédiatement formé, et deux médecins de la localité ont fait l'autopsie du cadavre. Ils ont constaté des actes de violence sur le cou de la victime et ont déclaré que celle-ci avait été étranglée. Quant aux nombreuses traces de sang dont le cadavre était entièrement couvert ainsi que le lit et la partie du plancher comprise sous le lit, il n'en a pas été question. L'examen du cadavre n'a pas été poussé plus loin, à raison de l'état avancé de décomposition où il se trouvait. D'après l'opinion des médecins, la femme était morte depuis cinq jours. Elle a été inhumée dans le cimetière de St. John. L'enquête a été ajournée jusqu'à demain mercredi.

Une jeune femme qu'on sait avoir habité la maison où l'horrible scène s'est passée, a été arrêtée et retenue comme témoin. Cette personne qui dit s'appeler Mary Perrin, raconte qu'elle est sortie de la dite maison le samedi 24 mai. Jeudi dernier elle est revenue dans l'intention de faire une visite aux époux Fitzpatrick, mais elle a trouvé les portes fermées. Le mari et la femme, ajoute-t-elle, avaient l'habitude de se quereller, et quand ils en venaient aux coups, il était rare que la femme ne sortît pas victorieuse de la lutte.

Depuis un an environ, la défunte était venue s'établir à Yonkers. Elle venait de Cold Spring où son mari travaillait en qualité de jardinier, et c'est, dit-on, pour se défaire de Mathew qui est adonné à l'ivrognerie et doué d'un caractère emporté, qu'elle avait transporté ses pénates à Yonkers.

## LETTRE A UN JEUNE MENAGE.

MADAME,

Vous me demandez d'écrire des articles sur la manière de conduire un ménage. L'invitation nous flatte, mais nous rend craintif.

Les conseils que l'on me demande peuvent souvent porter à faux ; ils sont, en effet, subordonnés aux ressources dont on peut disposer pour les dépenses du ménage, au prix de revient des denrées, plus ou moins élevé suivant les localités, et enfin à la situation que l'on occupe, laquelle commande souvent des frais de représentation ou permet de s'y soustraire. J'ignore forcément ces détails importants, et ne pourrai jamais, par conséquent, donner des conseils s'adaptant exactement à la situation des personnes qui m'écrivent.

Je supposerai que le ménage dont il s'agit jouit du revenu modique de \$900. Il faut savoir ensuite ce que l'on entend par le terme confortablement : est-il absolu ? ou seulement relatif ? Dans le premier cas, c'est à-dire si l'on veut être agréablement logé, dans un appartement garni d'un mobilier joli et commode, faire chaque jour un déjeuner copieux et dîner composé de plusieurs plats, recevoir des amis, porter de jolies toilettes, et aller quelquefois aux concerts, il est évident qu'en dépit de toute la science dont on veut bien me gratifier, je ne pourrai jamais donner des conseils servant à atteindre ce but. S'agit-il du confortable relatif ? C'est une autre affaire, et sur ce point je puis, en effet, donner quelques indications. Mais, pour en revenir à mon ar-

gumentation, si, au lieu d'habiter Montréal, ce ménage était fixé dans une localité où la vie est peu coûteuse, il est certain qu'en dépit de la modicité de ce revenu, ledit ménage pourrait atteindre le confortable absolu de cette localité. Ce sont précisément ces différences qui m'obligent à donner, non pas des conseils particuliers, exactement adaptés aux situations des personnes qui m'écrivent à ce sujet, mais des conseils généraux, que chacun mettra à son point.

Sans vous faire reproches, la lettre que vous m'écrivez ne me donne aucune notion sur vos revenus, les charges que vous pouvez avoir, la cherté ou le bon marché des denrées dans le pays que vous habitez ; cette fois encore, il faut me tenir dans la généralité.

Si vous étiez dans la situation de la jeune Montréalaise dont je viens de vous parler, c'est-à-dire ayant un revenu notablement insuffisant pour posséder le confortable absolu de la localité que vous habitez, je vous engagerais tout d'abord à ne pas départir de certains principes :

Sortir peu, afin d'avoir beaucoup de temps à donner au travail.

Apprendre à faire vous-même tous les objets dont se compose votre habillement.

Acheter seulement une robe par saison : la robe de même ordre de l'année précédente servira à *aider* la robe neuve, à la suppléer dans les *petites occasions*, à la remplacer durant les mauvais temps.

Dresser pour chaque semaine du mois, et suivant les saisons, le menu des dîners, qui se composeront

invariablement de deux plats ; on les alliera de telle sorte qu'un plat de légumes à bon marché compense toujours le prix élevé du plat de viande ; composer le déjeuner avec des œufs, des saucisses, du fromage, les reste du plat de viande devant pouvoir servir pour le dîner.

Quellesque soient les ressources dont on dispose, il faut s'appliquer à ne jamais sacrifier la réalité à l'apparence, à ne point priver soi et surtout ceux qui vivent de votre vie, du nécessaire, ni même du confortable relatif qu'on peut leur faire atteindre, pour s'épuiser à alimenter le superflu. Rien n'est plus misérable que de prétendre jeter de la poudre aux yeux : c'est le défaut par excellence, et je voudrais engager nos abonnés de ville à s'en préserver soigneusement. A Montréal, en effet, beaucoup de femmes imposent à leur famille et, ce qui est plus honteux encore, à leur domestiques, des privations de tout ordre pour acquérir une toilette plus coûteuse que ne le comporte leur situation. C'est exactement en sens inverse qu'il faut agir, et l'on doit renoncer à un luxe intempestif qui représente la nourriture insuffisante des personnes qui dépende de vous, leur fatigue exagérée au-delà de leur forces, et enfin, pour résumer tout cela, l'égoïsme le plus condamnable, uni à une sottise vanité.

Avez-vous aperçu quelque part l'un de ces phénomènes monstrueux que la médecine conserve pour les étudier ? Il y a parfois des têtes énormes, hideuses par leur manque de proportion avec un corps chétif, maigre, pénible à voir par sa débilité. Ayez toujours cette image présente à la pensée dans la distribution et l'emploi des ressources du ménage ; gardez-vous d'être la tête en question, d'absorber la plus grande part du bien général au profit de votre égoïsme, de votre luxe mal équilibré, ou de votre vanité. Le luxe fait tache là où il se présente en titre d'accident isolé ; quand on vit seul, il est permis d'employer ses ressources à sa guise, et nous n'aurions pas à blâmer un individu qui vivrait pendant un mois de pain et de fromage pour acquérir quelques livres, un joli meuble, ou même un habillement élégant. C'est lui qui supporte la privation en vue d'une jouissance qu'il préfère à toute autre ; mais la privation prend un tout autre caractère quand on la fait partager à autrui, endurer à ceux qui vous servent, le tout en vue d'une jouissance qui vous sera toute personnelle.

Ne rougissez jamais d'une économie : en général on est prodigue, surtout du bien mal acquis, de l'argent que l'on a réussi à se faire attribuer, quoique — ou parce que — on n'y avait aucun droit.

Rougissez toujours de la parcimonie ; n'oubliez pas que cela s'appelle ainsi tant que l'on est jeune, et que cela devient l'avarice hideuse quand on avance en âge. La parcimonie n'est pas seulement un défaut, c'est un vice, et la religion condamne l'avarice, dont elle a fait un péché capital. Je sais bien que les personnes inclinées vers la parcimonie la déguisent sous le beau nom d'économie ; mais il importe de lui arracher ce masque, dont la protection lui permet d'exister, de fonctionner, de prendre chaque jour des forces nouvelles, d'atteindre enfin le moment où la transformation sera complète. où l'avarice s'affirmera en son lieu et place.

L'économie consiste à conformer ses dépenses à

ses ressources, à les équilibrer de telle sorte que l'on se crée une petite réserve pour les catastrophes imprévues, à suppléer, à force de sobriété, d'ingéniosité, à l'insuffisance des revenus, à s'imposer *personnellement* plus de privations qu'on n'en fait supporter à son entourage.

La parcimonie consiste à ne pas conformer ses dépenses à ses ressources ; à agir, l'orsqu'on a une fortune suffisante, tout comme si l'on n'avait que des ressources insuffisantes ; à plier sous le joug de cette triste et honteuse inclination toutes les personnes qui dépendent de nous ; à considérer l'argent comme un idole ; à se priver de toute joie de l'esprit, pour ne pas acheter de livre : de toute jouissance d'art, pour ne pas payer sa place au spectacle ou bien dans un concert ; de tous rapports affectueux, pour ne pas avoir pas d'amis à dîner ; de toute charité, pour ne pas dépenser un peu de cet argent si cher. Plaignons les gens parcimonieux ; ils renoncent volontairement à toutes les joies de la vie ; plaignons encore plus les personnes, qui n'étaient pas elles-mêmes parcimonieuses sont forcés de vivre dans cette atmosphère étroite, honteuses par ses causes et ses effets.

Je n'engagerai jamais un jeune ménage, fût-il pauvre ou riche, à dépenser intégralement son revenu ; il faut toujours prévoir les cas exceptionnels et se trouver prêt à y faire face. Mais la parcimonie commence lorsqu'avec un capital assez considérable pour donner un revenu largement suffisant, on s'applique à ne dépenser que le quart ou le tiers du dit revenu. Supposons un revenu de dix mille francs : il sera sage de n'en dépenser que sept. Supposons ce revenu de vingt mille francs : on sera parcimonieux si l'on s'astreint au même chiffre de dépenses que l'autre ménage, celui qui a un revenu de moitié moindre.

Il est un point sur lequel je ne saurais trop insister : rien n'a plus mauvais aspect, apparence plus douteuse et moins honorable, que de se faire une vie boiteuse, composées de quelques parties de luxe, brochant sur un fond d'économies sordides destinées à payer la rançon du luxe. On doit s'appliquer, non à *faire comme tout le monde*, c'est-à-dire comme le monde plus riche qu'on ne l'est soi-même, mais à se créer une existence bien d'aplomb. Dans certaines maisons, on ne change pas souvent de linge, afin de pouvoir donner une ou deux soirées ; dans telle autre, on jeûne pendant trois mois, pour offrir à quelques indifférents, qui ne s'en soucient guère, un dîner fin, servi par un maître d'hôtel en cravate blanche. C'est le contraire qu'il faut faire si l'on veut échapper à la risée des domestiques, des fournisseurs, et mériter la considération des gens sensés. Il faut établir la vie de tous les jours avec tout le confortable dont vos ressources vous permettent de disposer, et renoncer absolument aux dépenses qui ne sont pas en rapport avec vos revenus ; pourvu que l'on veille aux détails, que l'on sache bien disposer une table, même très-simple, on peut avoir un ou plusieurs amis à dîner, sans beaucoup augmenter l'ordinaire de la famille, qui se compose généralement d'un plat de viande et d'un plat de légumes ; on y ajoute un poisson, un entremets sucré (chaque femme doit savoir faire plusieurs de ces entremets), et un peu de dessert, suivant la saison.

Quelque soit la situation que l'on occupe, il est un luxe que chaque femme *peut* et *doit* posséder : c'est celui de la propreté. Un dîner, si modeste qu'il soit, double de prix quand la nappe et les serviettes sont éclatantes de blancheur. Pas de parcimonie sur ce point, même, bien entendu, quand on dîne en famille, sans qu'un seul étranger prenne part au repas.

Dès qu'on le peut, il faut introduire un peu d'élégance dans le service des repas, non pas seulement quand on a du monde, mais quotidiennement. On n'imagine pas combien ces soins communiquent d'agrément au plus simple dîner. Chaque objet doit avoir, si on peut l'acquérir, son ustensile particulier. Le poisson aura sa truelle, le fromage son couteau spécial et sa cloche de cristal, le sucrier sa pince, les salières leurs petites pelles, les hors-d'œuvre leurs fourchettes ou leurs cuillers particulières; les fruits auront leurs coupes de cristal, les compotes leurs compotiers, les légumes leurs légumiers. Je sais bien que tout cela existe dans la plupart des ménages, mais cela est renfermé, pour servir seulement dans les grandes occasions se présentant une ou deux fois

l'an. En un mot, cela est comme si cela n'était pas; on s'endimanche pour certaines circonstances déterminées, et pendant le reste de l'année l'incurie, le laisser-aller, la paresse, le désordre, vouent certaines familles aux assiettes ébréchées, aux compotes servies dans des saladiers, à la salade présentée dans une soupière, aux légumes débordant hors d'un plat qui n'a pas été fait pour eux, en un mot, à toutes les irrégularités de service qui feraient consommer avec déplaisir et méfiance, un dîner, même bien fait,—si tant est qu'un dîner puisse être bien sous les auspices du désordre et de la paresse.

Je ne conseillerai jamais à un jeune ménage d'acquérir des couverts qui ne seraient pas en argent; mais, pour tous les petits ustensiles, dont quelques-uns viennent d'être énumérés, je conseillerai l'usage des ustensiles faits en aluminium, y compris le service de dessert: cuillers d'entremets, fourchettes *ad hoc*, couteaux à lame d'acier, et couteaux à lame d'aluminium pour les fruits. Le prix d'achat est bien inférieur à celui de l'argenterie; l'usage en est le même, l'aluminium ne s'oxydant pas. L'emploi en est élégant et gai.

## VARIETES.

— L'abbé Vail dit, nous ne savons dans quel ouvrage que l'archevêque de Cantorbéry avait fait placer des *canons* dans les stalles de sa cathédrale. Malheureusement pour le pauvre traducteur, le mot anglais *canon* signifie aussi chanoine.

— Le comte de Tressan ayant, dans un passage de l'Arioste où il est question d'un cap peu élevé, rendu l'expression de *capo basso* par le cap de *Capo-Basso*, le surnom lui en resta. On ne l'appela plus que le comte de *Capo-Basso*.

— Le savant théologien Vasquez a pris l'édit de l'empereur Constant en faveur des monothélites (*Typus Constantis*) pour un hérétique, disciple de Paul Monothélite.

— Un Italien, Ferdinand Fabiani, citant dans un de ses livres en l'honneur de son compatriote Cimpiani, une histoire française de voyages en Italie, prit pour le nom de l'auteur de ce dernier ouvrage les mots suivants qui se trouvaient au bas du titre: *Enrichi de deux listes*. Et il fait observer avec soin que M. *Enrichi de deux listes* n'a pas manqué de rendre à M. Cimpiani toute la justice qu'il mérite.

— Donat Acciajuoli, érudit florentin du 15<sup>e</sup> siècle, est auteur d'une traduction latine de quelques *Vies* de Plutarque et d'une *Vie* de Charlemagne. Comme ces ouvrages ont été souvent réunis ensemble, Georges Wicelius, qui n'était pas fort versé dans la chronologie, donna la *Vie de Charlemagne*, comme traduite du grec de Plutarque!

Dans les démolitions et fouilles faites à Belleville et aux environs des carrières, par ordre de la police, on a trouvé une pierre avec des caractères; on l'a

crue digne de l'examen de messieurs de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; en conséquence elle leur a été apportée à grands frais. Les commissaires nommés pour l'explication se sont donné beaucoup de peine, afin de rendre les lettres lisibles. Voici quelles elles sont, et l'ordre figuré de leur arrangement :

	I		C
		I	
		L	
		E	
C			H
	E		M
	I		N
	D		E
S	A	N	E
		S	

Mais quand il a fallu rechercher dans quelle langue étaient écrits ces caractères, et ce qu'ils signifiaient, ils se sont inutilement cassé la tête. Ils ont consulté M. Court de Gébelin, le savant auteur du *Monde primitif*, et l'homme le plus versé dans la connaissance des hiéroglyphes; il s'est avoué incapable d'y rien comprendre. Le bedeau de Montmartre, entendant parler du fait et de l'embaras des académiciens, a prié qu'on lui fit voir la pierre; et, sans doute instruit de son existence antérieure, il en a donné sans difficulté la solution en rassemblant simplement les lettres, qui forment ces mots français: *Ici le chemin des ânes*. Il y avait dans ces cantons des carrières à plâtre, et c'était une indication aux plâtriers qui venaient en charger des sacs sur les ânes, dont ils se servent pour cette expédition.

Un des plus fameux antiquaires de Paris se désécha depuis trente ans à la recherche de certains objets d'antiquité. On lui apporta un jour une assiette brune qui avait un air passablement antique, et qu'on lui présenta comme trouvée avec des ossements dans une espèce de tombeau ; il fut enchanté de ce cadeau. « Voilà, dit-il, la preuve incontestable que les anciens donnaient à dîner aux morts dans de petits plats. » Il tourna l'assiette de tous côtés, et faillit tomber de joie en découvrant au-dessous ces lettres mal marquées : POMANS. Il les étudia un quart d'heure et les ponctua ainsi : P. O. MAN. S., puis avec une jouissance inexprimable, il s'écria : « PUBLII OVIDII MANIBUS SACRIS !... Aux mânes sacrées de Publius Ovidius !... » On sent quel trésor il eût dès lors fallu pour payer un objet aussi rare. L'antiquaire entreprit une dissertation dans laquelle il faisait entrer toute l'histoire d'Ovide ; mais au bout de huit jours il reçut la visite d'un autre savant à qui il montra son assiette ; celui-ci l'examina froidement. « Mon cher ami, dit-il ensuite, vous prenez cela pour une antiquité ? — Oui, certes ; et pour une des plus rares. — Eh bien ! j'en ai une pareille qui sert de plat à ma chatte. — Oh ciel ! mais c'est un meurtre ! Ah ! mon ami, donnez-la-moi. — Mon cher, reprit gravement le savant flegmatique, vous en aurez de toutes semblables, autant qu'il vous plaira, à trois sous la pièce, chez le faïencier du coin : elles sortent de la fabrique de M. Pomans, en Champagne, et ce sont des antiquités qui n'ont pas quatre ans d'existence. »

L'antiquaire confondu brisa son assiette tumulaire ; mais cette leçon ne l'empêcha pas d'acheter, en 1817, un bocal à cerises, de quatre litres, pour une urne sépulcrale trouvée auprès de Lyon.

C'était vers 1840, je crois ; il s'agissait de traduire une inscription carthaginoise.

Le général Duvivier avait donné cette version :

« Ici repose Amilcar, père d'Annibal, comme lui cher à la patrie et terrible à ses ennemis. »

M. de S. soutenait cette autre version :

« La prêtresse d'Isis a élevé ce monument au Printemps, aux Grâces et aux Roses, qui charment et fécondent le monde. »

Les deux savants s'entêtant chacun dans sa traduction, l'Académie des inscriptions et belles-lettres se vit contrainte de nommer un expert, dont voici la traduction :

« Cet autel est dédié au dieu des vents et des tempêtes, afin d'apaiser ses colères. »

Qui sait maintenant si l'expert n'a pas donné à son tour une traduction de fantaisie ?

Un docte théologien du *Siècle* écrit : On a détruit la liturgie gallicane ; on l'a remplacée par la liturgie romaine : on a forcé les Français à prier dans une langue qu'ils ne connaissaient pas.

L'auteur croit que la liturgie gallicane était écrite en français, comme celle de l'abbé Châtel. Voilà un million de lecteurs bien renseignés !

« Ephémérides. 1<sup>er</sup> mai 1727. » — Mort du diacre Pâris, prêtre fameux. (Eugène d'Auriac.) *Prêtre* est bon, après *diacre*. — On raconte que Napoléon Landais avait dit dans son *Dictionnaire* : espèce de *prêtre*. — On lui fit comprendre sa bévue : les éditions suivantes portèrent : *Diacre*, — *Prêtre* parvenu au *diaconat*. — C'est mieux que le *Siècle*.

— « Au règne de Louis XIV, la gloire de Racine, celle de Corneille, de Molière, de Buffon (!!!), de Bossuet, de Fénelon, de Pascal, etc... » — (8 janvier. — Une amélioration à introduire dans l'enseignement classique. — Louis Jourdan.)

Introduire Buffon parmi les gloires du siècle de Louis XIV, c'est un singulier moyen d'améliorer l'enseignement classique.

Agelati, citant les *Satires de Giovenale de Summaripa*, imprimées *appressa Elueio Silese*, (c'est-à-dire près du fleuve Sile, à Trévise), dit que cet ouvrage fut exécuté par les presses de *Fluvio Silese*.

— Coëffetan, dans sa version de Florus, a traduit Corfinium, nom de ville, par le capitaine Corfinius.

— Lebrun des Charmettes, qui a publié 4 vols. in 8<sup>o</sup> sur Jeanne d'Arc, dit que Gerson fit imprimer, en 1429, un écrit pour défendre la Pucelle. Et l'imprimerie n'a été découverte que dix ans plus tard.

## ORDONNANCE DES DINERS

(servis à la russe).

Les dîners classiques sont battus en brèche par les nouveaux dîners, servis à la russe. L'ombre de Brillat-Savarin doit tressaillir de douleur et d'indignation ; les réchauds s'en vont !... Les majestueux relevés de potage, les succulentes entrées, sont remplacés par un agencement romantique, composé de fleurs, de fruits et de bonbons ! Dût cette grande ombre gastronomique me charger de ses malédictions, j'avouerai ma préférence pour le nouvel état de

choses, et je l'appuierai d'arguments empruntés à la gastronomie elle-même.

Les plats servis tous à la fois (j'entends ceux qui composaient un seul service) étaient pour la plupart servis chauds sans doute, mais mangés froids, malgré les réchauds et leurs flammes à l'esprit-de-vin, ou leurs grosses bougies qui donnaient toujours une chaleur insuffisante.

On se nourrit presque autant par la vue que par

la mastication ; l'appétit s'émuoussait devant cet étalage de plats divers, l'estomac était lassé par la perspective trop étendue qui s'ouvrait devant lui ; il devenait paresseux, et se refusait à rendre les services que l'on attendait de lui. Ce mélange de senteurs diverses, exhalées par les diverses sauces, nuisait à l'effet qu'aurait pu produire chacun de ces plats servis isolément. Grand dommage pour l'art culinaire !

Ces inconvénients irréfutables..... j'aime à le croire !..... sont écartés par l'adoption du nouveau système. Il faut en faire pénétrer la description dans les localités qui sont encore rebelles au système dit *russe*, on ne sait pourquoi, car il est en vigueur depuis de longues années dans les grandes maisons des grandes villes sur tout le continent européen,—la France exceptée en Canada, c'est le style russe qui domine presque invariablement.

On couvre la table avec un tapis, recouvert d'une nappe ; les serviettes, assorties à la nappe, sont, non pas *ourlées*, mais frangées des deux côtés.

On pose au milieu de la table, soit un vase en métal, garni de fleurs naturelles, soit une grande *vasque*, ou grand bol en porcelaine de Chine ou du Japon, ou bien en faïence de Rouen, remplie de fleurs *naturelles*. Notons expressément ce dernier point. Les fleurs artificielles sont soigneusement bannies de la table comme des *jardinières* de toute maîtresse de maison ayant quelque souci d'une élégance debon aloi.

Autour de cette vasque ou grande coupe viennent se grouper les assiettes contenant le dessert, c'est-à-dire les fruits frais et confits, les compotes, les oranges en *salade* (sucre et kirsch), les petits fours, les bonbons, les cerises confites à l'eau-de-vie et glacées au sucre, les biscuits, les mascarons, en un mot tous les éléments qui composent le dessert. Le fromage est soigneusement tenu à l'écart ; il fait son apparition sous sa cloche préservatrice, seulement au moment où ses amateurs le réclament.

Il ne faut pas perdre de vue, dans la disposition de la table, qu'il s'agit de suivre un système différent de l'ancienne distribution classique. Plus de symétrie ! C'est le romantisme s'élevant contre les trois unités ; c'est le jardin anglais avec ses surprises et ses caprices, se substituant au style compassé, majestueux peut-être, mais à coup sûr ennuyeux, qui marquait de son empreinte les anciens jardins français. La fantaisie s'élance du piédestal désormais renversé de la régularité ; le goût individuel emprisonné brise ses entraves ; courbé pendant de longues années sous un niveau despotique, il se relève aujourd'hui, il se révèle, il s'affirme, il a hâte de prendre possession des horizons nouveaux qui s'ouvrent devant lui. A l'œuvre, maîtresse de maison ! Désormais votre table, affranchie des traditions que les générations se transmettaient trop fidèlement, portera l'empreinte de votre goût personnel. Avec des lu-

mières, des bonbons, des fruits et des fleurs, il est impossible que vous ne réussissiez pas à composer un ensemble charmant. Ne craignez pas surtout de prodiguer les fleurs, choisissez-les seulement de gracieux *contenants* ; placez-les dans les porcelaines et les faïences anciennes, que vous pouvez posséder ou acquérir, et qui sont bien autrement pittoresques et décoratives que l'ennuyeuse porcelaine moderne et ses plates imitations. Mais, en évitant la symétrie, tâchez pourtant d'atteindre l'harmonie ; n'oubliez pas, tout en prodiguant les fleurs, que vous devez les maintenir à l'état d'*accessoire*, de décoration, et que vous ne pouvez, en aucun cas, transformer votre table en un parterre fleuri, agréable à l'œil sans doute, mais essentiellement insuffisant pour cet autre sens que vous avez entrepris de satisfaire en réunissant vos convives, je veux dire le goût.

Les plats sont servis successivement, et dans l'ordre indiqué pour les anciens dîners français. On pose près de chaque convive,—ou bien entre deux convives,—un *menu*, c'est-à-dire une feuille de papier contenant la liste des plats qui composent le dîner, divisés par *services* ; on y inscrit le nom de chaque plat dans l'ordre des services.

Il est de mauvais goût de placer sur la table un mets, quel qu'il soit, pièce de volaille ou de gibier, s'il ne doit pas être découpé sur la table ; cette courte exhibition, ayant uniquement pour objet de *montrer* la volaille ou le rôti *intacts* avant de les découper, implique un doute injurieux pour les maîtres de la maison : il semblerait qu'on pût les soupçonner de faire servir les *restes* et que l'on voulût les disculper de ce soupçon. Dans tout dîner réunissant un nombre de convives supérieur au chiffre de dix personnes, les plats doivent être découpés dans la salle à manger sans doute, mais en dehors de la table.

Le découpeur présente le plat à la gauche de chaque convive, en commençant alternativement par la dame placée à la droite du maître de la maison,—par la dame placée à sa gauche. Il est plus commode et plus poli de servir en *faisant le tour* de la table qu'en passant les convives moins considérés pour arriver aux convives plus considérables ; dans ce cas, les hommes offriront de servir la dame près de laquelle ils sont placés.

Pour résumer ces détails, je dirai que la seule différence existant entre l'ancien dîner à la *française* et le dîner moderne, qui fait chaque jour des prosélytes, consiste dans la suppression des réchauds et des plats posés sur la table, qui sont remplacés par le dessert ; quant à l'ordre des plats, il reste le même. Le relevé de potage succède au potage ; il est suivi des entrées,—du rôti,—des entremets, après lesquels viennent les bonbons glacés ou les *madeleines*, glace mélangée de fruits confits, et le dessert proprement dit.



## CHOSSES ET AUTRES.

Si j'en crois ce que dit un auteur non suspect,  
Le mensonge est normand ; gascone l'hiperbole ;  
Le courage français, la prudence espagnole ;  
La ruse italienne, et l'artifice grec.

Montesquien disait à la suite des observations faites dans le cours de ses voyages : l'Allemagne est faite pour y voyager l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser et la France, pour y vivre.

Il faudrait, disait quelqu'un, naître en Italie à cause de la douceur du climat ; vivre en France à cause de l'adresse à préparer les mets ; mourir en Espagne à cause de la tristesse du pays. *Italia por nacer, Francia parà vivir, Espana para morir.*

—Le chocolat fait les délices de l'Espagne.

Le café apaise les fumées du vin chez les Allemands.

Le thé délaie l'humeur épaisse des Hollandais.  
Les liqueurs suspendent la mélancolie des Anglais.  
La limonade tempère l'ardeur des Italiens.  
La bière réjouit le cœur des Suédois.  
L'eau-de-vie est l'élément des Polonais.  
Le tabac est la passion des Turcs.  
L'hydromel est le nectar des Moscovites.  
Une table délicate est le paradis des Français.

Les maris sont maîtres en Allemagne, valets en Allemagne, valets en Angleterre compagnons en France, géoliers en Italie, tyrans en Espagne.

Veut-on s'informer de quelqu'un, on demande en Espagne, est-ce un grand de première classe ? En Allemagne, peut-il entrer dans les chapitres ? En France est-il bien à la cour ? En Hollande, combien a-t-il d'or ? En Angleterre, quel homme est-ce ?

La Hollande est un pays où le démon de l'or est couronné de tabac, habillé d'épices, et assis sur un trône de fromage.

On dit : écrire en Italien, se vanter en Espagnol, tromper en Grec, et dépenser comme un Français.

Et en fait de chant, l'Espagnol pleure, l'Italien se plaint, l'Allemand meugle, le Flamand hurle, et le Français chante.

Mouton d'Espagne, bœuf d'Angleterre, veau d'Italie,

Des gants de femme doivent être préparés en Espagne, coupés en France, et cousus en Angleterre.

On donne avis aux jeune gens, que pour avoir un beau physique, il faut réunir la tête d'un Anglais, les yeux d'un Italien, la main d'un Allemand, la taille d'un Français, et la jambe d'un Espagnol.

Thalès dit que toutes les choses :

La plus ancienne est Dieu,  
La plus belle est le monde,  
La plus forte est la nécessité,

La plus grande est l'espace,  
La plus sage est le temps,  
La plus prompte est la pensée,  
La plus commune est l'espérance.

L'homme, disait Prioli, ne possède que trois choses : l'âme, le corps et les biens, qui sont continuellement exposés à trois sortes d'ambuscades : l'âme à celle du démon (et non des théologiens comme le dit l'auteur) ; le corps, à celles des médecins, et les biens à celles des avocats et des procureurs.

Pythagore disait : il faut ne faire la guerre qu'à cinq choses : aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes et à la discorde des familles. Voilà les cinq choses qu'il faut combattre de toutes ses forces, même par le fer et par le feu.

La félicité, selon Sorbière, consiste dans quatre choses :

La santé,  
La tranquillité d'esprit,  
Les biens de la fortune,  
Des amis de réputation.

*Division de la vie de l'homme.*

La vie de l'homme, dit le même auteur, est divisée en cinq âges ou actes.

10. L'âge de l'innocence, ou l'enfance ; acte où l'on ne voit goutte.

20. L'âge des passions, ou de l'adolescence ; acte où on l'on voit trop et où l'on a la berlué.

30. L'âge de l'entendement et des sciences ; acte où l'on a la vue plus nette et plus étendue.

40. L'âge des honneurs et des emplois, ou l'âge mûr ; acte où l'on ne regarde que l'ambition et l'intérêt.

50. L'âge de la pitié et du repos, ou de la vieillesse ; acte où l'on s'attache à ces deux choses très-importantes.

A vingt ans, on tue le plaisir avant qu'il naisse ; à trente ans, on le goûte ; à quarante ans on le ménage ; à cinquante ans, on l'appelle ; à soixante ans, on le regrette.

Pour vivre dix fois dix, faut se lever à six, manger la soupe à dix, le soir souper à six, et se coucher à dix.

Huit heures au sommeil, huit heures au travail, huit heures au repos.

On prétend qu'il existe dans la bibliothèque impériale de Vienne un manuscrit grec, renfermant le symboles des apôtres divisé en douze articles, avec le nom de ceux qu'ils ont composés.

Le premier est attribué à St. Pierre ; le second à St. André ; le troisième à St. Jacques le majeur ; le

quatrième à St. Jean; le cinquième, St. Thomas; le sixième à St. Jacques le mineur; le septième, à St. Philippe; le huitième, à St. Barthélémy; le neuvième, à St. Mathieu; le dixième, à St. Simon; le onzième, à St. Thadée; et le douzième, à St. Mathias.

Cette opinion n'est pas admise, quoique s. Léon paraisse la partager.

Selon Athenius, professeurs de belles-lettres à Urbin et bibliothécaire du Duc Guido Ubaldo, sous le pontificat d'Alexandre VI.

- Le cœur, principe de la sagesse;
- Le poumon, principe de la parole,
- Le fiel, principe de la colère,
- La rate, principe des ris;
- Et le foie, principe de l'amour.

QUEL EST L'AGE OU LA FEMME TROUVE LE PLUS ORDINAIREMMENT A SE MARIER ?

Il résulte d'un relevé fait sur les registres de l'Etat civil à Londres, que sur mille mariages classés selon l'âge des femmes, il s'en est trouvé

32 dont l'épousée avait.	de 14 à 15 ans.
101.....	de 16 à 17 ans.
219.....	de 18 à 19 ans.
233.....	de 20 à 21 ans.
165.....	de 22 à 23 ans.
102.....	de 24 à 25 ans.
60.....	de 26 à 27 ans.
45.....	de 28 à 29 ans.
18.....	de 30 à 31 ans.
14.....	de 32 à 33 ans.
8.....	de 34 à 35 ans.
2.....	de 36 à 37 ans.
1.....	de 38 à 39 ans.

On voit d'après ce tableau, que c'est de 20 à 21 ans que les femmes trouvent le plus à se marier.

SINGULIERS MARIAGES EN ANGLETERRE.

Les journaux anglais du mois de juin 1836 rapportent l'anecdote suivante :

« Il y a quelque temps, un fait probablement unique dans son genre s'est passé à Cambden.

« Un homme veuf et déjà d'un certain âge devient amoureux d'une très-jeune fille et l'épouse.

« Peu après, le fils que ce veuf avait de son premier mariage devient amoureux de la mère de la nouvelle femme de son père, femme du reste à la fleur de l'âge; il lui offre sa main et l'épouse.

« Ainsi voilà un père gendre de son fils, et une épouse qui devient non-seulement belle-fille de son propre beau-fils, mais encore belle-mère de sa mère, quelle-même se trouve être la belle-fille de sa fille, tandis que le mari de celle-ci est beau-père de sa belle-mère et beau-père de son père.

« Ce sera une bien autre confusion s'il vient un jour des enfants de ces deux mariages singuliers.»

« Une veuve du comté d'Essex, âgée d'une quarantaine d'années, a épousé un jeune homme et est devenue mère.

Le même jour la fille que cette veuve avait eue de son premier mariage s'est unie au père du jeune marié. Voici le résultat de ce double hymen si disproportionné pour les âges : la veuve est évidemment grand-mère par alliance de son mari, et bisaïeule de son propre fils. Maintenant comme le fils d'une bisaïeule est nécessairement le grand-père ou le grand-oncle des descendants qu'elle peut avoir, on demande si cet enfant à la mamelle n'est pas son propre grand-père. » (EXTRAIT du journal anglais *L'Excelsior Hérelid*, 1837.)

LETTRES SINGULIÈRES ATTRIBUÉES OU ADRESSÉES A DES PERSONNAGES DE DISTINCTION.

*Lettre du Pape Jean XVII, à Philippe-le-long, roi de France.*

Cette lettre écrite (1317) à un roi de France, ressemble assez à celle qu'écrirait un précepteur à son élève, c'est ce qui autorise à la ranger parmi les singularités :

« Nous avons appris que, lorsque vous assistez à l'office divin, particulièrement à la messe, vous tournez la tête, vous parlez tantôt à l'un, tantôt à l'autre, sans faire l'attention requise aux prières qui se font pour vous et pour le peuple. Vous devriez aussi depuis votre sacre, prendre des manières plus graves, et porter le manteau royal comme vos ancêtres. On dit encore que dans vos États le dimanche est profané et que dans ce saint jour on rend la justice, et même qu'on va jusqu'à faire la barbe et les cheveux; c'est ce que nous vous avertissons de ne point souffrir.... »

*Lettre du curé de Saint-Méry de Paris, à S. S. le pape Jean XXII.*

Cette lettre a été écrite au sujet d'un sieur Jourdain de l'Isle, mari de la nièce du pape, justement condamné à mort par le roi Charles IV. Elle porte la date du 1<sup>er</sup> Juin 1323; en voici la traduction :

« Très Saint Père,

« Aussitôt que j'ai su que le mari de votre nièce allait être pendu, j'ai assemblé mon chapitre, et j'ai représenté qu'il convenait de profiter de cette occasion pour vous marquer notre très-respectueux attachement et notre profonde vénération. A peine votre neveu a-t-il été pendu, qu'avec grand luminaire, nous sommes allés le prendre à la potence, et bravement nous l'avons fait porter dans notre église, où, après maints *Requiem*; nous l'avons enterré honorablement et gratis.

« Saint Père, nous continuons à vous demander votre sainte et paternelle bénédiction

Signé : J. THOMAS, chevecier.»



*Lettre de Charles IX au duc d'Anjou, son frère, pour le féliciter de son élection comme roi de Pologne, le 9 mai 1573 :*

« A monsieur mon frère, le Roy de Pologne.

» Mon frère, Dieu nous a fait la grâce que vous estes esln roy de Pologne ; j'en suis si aise que je ne sais que vous mander.

Je loue Dieu de bon cœur. Pardonnez-moi l'aise me garde d'escire, je ne sais que dire, mon frère.

» Je auons reçeu vostre lettre.

» Je suis votre bien bon frère et amy.

— Signé CHARLES. »

*Correspondance laconique de deux anglais de la secte des quakers, l'un résidant à Philadelphie, l'autre à Londres.*

Celui de Philadelphie voulant savoir s'il y avait quelque chose de nouveau à Londres, adressa la lettre suiivante à son ami :

*Phil. Jan. 2, 1835.*

« Friend, ?

Signé JOH. K... »

Ce signe placé au milieu de la page exprimait toute la demande.

Le quaker de Londres ne fut pas moins laconique. N'ayant rien à mander à son correspondant, il lui répondit :

*London, Februa, 26, 1835,*

Friend, 0

Signé THOM WOL... »

Ce zéro (rien) composa la réponse.

## BOITE AUX LETTRES.

E. B., QUÉBEA..... On ne peut faire parvenir par la poste une invitation au nom d'un corps (société) pour figurer dans une cérémonie publique, à un monsieur habitant la même ville. Toute invitation dans une ville ou pour une localité doit être envoyée par un messenger de même que la réponse de l'invité doit être aussi envoyée par un messenger.

MADAME P. S..... Montréal.

On fait asseoir un visiteur vis-à-vis de soi, non sur le même canapé, rien n'étant plus incommode que de causer avec une personne assise près de soi. Peu importe que l'on soit assise soi-même sur un canapé ou sur un fauteuil. Les jeunes mariés font visite *les premiers* aux personnes qu'ils veulent connaître.

Se bien garder de rien changer à ces façons simples, et qui seront par conséquent toujours de bon gout : déférence, respect, et tout l'empressement compatible avec la discrétion. Recevoir soi-même, à la voiture, le prélat qu'on attend, et, sa visite faite, le reconduire de même. Quand on l'aura installé à la meilleure place, lui deman-

der sa bénédiction *pour l'instant qui lui conviendra de fixer lui-même*, et par conséquent la demander en ces termes.

Pour cette circonstance exceptionnelle, la place des convives ecclésiastiques sera près des mères de la mariée, du mari, et près des plus proches parentes. Il ne m'est pas possible de dicter ses discours : il faut prendre la peine de penser et de parler de soi. On se borne à remercier et à saluer : de même pour le toast.

MADAME X.....

Quand le père du mari est mort, le premier enfant a toujours sa grand'mère *paternelle* pour marraine, son grand-père maternel pour parrain.

Il ne peut être salutaire de se laver le visage tous les jours au savon.

On fait passer devant soi la personne que l'on honore, on lui donne la place d'honneur ; une dame ni une jeune fille ne font pas passer devant elle un homme qui n'est pas un prêt e.

Mlle JULIE.....

La mariée seule s'habille en blanc pour la messe de mariage.

Une femme signe du nom de famille de son mari, et pas du nom de famille à elle, puisqu'elle ne le porte plus.

Les couronnes et les voiles de tulle sont l'uniforme des mariées, mais non des communiantes.

On assiste *maintenant* sans inconvénient, aux messes de mariage avec des robes en soie noire, et avec la dentelle noire on composeq un très-beau costume.

En général, pour demeurer poli, on doit adopter, vis-à-vis des personnes plus âgées qu'on ne l'est, l'étiquette observée vis-à-vis des souverains : on répond à leurs questions, on ne leur en adresse pas ; on leur laisse l'initiative en toute chose, le tout sans exception, excepté pour le salut. On doit toujours *prévenir* les personnes pour lesquelles on a de la déférence. On garde maintenant les voilettes baissées pendant les visites.

M. ALFRED.....

A moins d'écrire une pétition, on ne met plus de marge.

MADAME G. F.....

On porte pour les visites de noces (qui n'ont rien de particulier) toutes les soirées qu'a met la saison dans laquelle on se trouve. En été, en ne porte ni velours, ni satin, ni moire.

## EXPLICATIONS DES DERNIERS RÉBUS.

Personne n'a trouvé la solution du rébus du No. 21. La voici :

POINT DE RELIGION, POINT DE FAMILLE.

Point de religion, — Poing de famille.

Un abonné de St Camille a trouvé le dernier :

LES JOIES SONT ENTREMÊLÉES DE CHAGRINS.

Les jouets sont entremêlés de chats-grains.

## RÉBUS.



S

